



Programme de courts métrages

Note critique par Jean-François Marquet

Chaque début de siècle a eu ses gueules-cassées et, à chaque fois, c'est la jeunesse qui a pris. Le programme de ces quatre courts-métrages témoigne des errements, des traumatismes, des peurs des jeunes victimes de ces temps qui sont toujours trop durs pour eux. Mais les cinéastes ne proposent pas qu'un catalogue sinistre de blessures subies pendant la construction des personnages. Ils proposent unanimement des œuvres de reconstruction. Chacun, avec des moyens narratifs et dramaturgiques différents, raconte la vision personnellement d'une réparation.

Ce n'est qu'après, le documentaire, formellement très original, de Vincent Pouplard propose une curieuse galerie de portraits sans visages. Alors qu'on prend l'empreinte de leur face dans une gangue de silicone, chaque personnage s'exprime en off, comme à la radio, dans le secret d'une confession sincère. Des parcours difficiles, des familles perdues de vue, de la drogue pour oublier et survivre, des malversations sociales : « *on nous donne assez peu pour avoir peur de le perdre* » se résigne l'un d'eux avec une colère blanche. On ne les voit pas et on apprend à les connaître mieux. Quand la chrysalide synthétique leur est retirée notre regard avec eux se transforme. L'image est plus solaire, leurs yeux apparaissent, ils nous regardent enfin sans agressivité. Apaisés comme le film.

Les fictions *Noée dans la tempête* de Mathilde Chavanne et *Prince Jordan* d'Adrien Selbert tentent également de sauver des jeunes accidentées. Noée est presque abandonnée, la dépression de son père l'a isolée, elle devient chef de famille et responsable de sa fratrie. Peu de place à l'expression de son propre mal-être existentiel. Aidé par un autre adolescent, lui-même un peu seul, elle se réfugie dans une stylisation de la vie qu'épouse le film. La performance de Jean-Luc Verna nous aide à la suivre dans les contes qu'elle se raconte et dans lesquels sa petite bande la suit.

Prince Jordan, nous parle des lents dégâts d'un traumatisme liés à la disparition d'un jeune homme qui s'est comporté en héros durant une tempête meurtrière. Cette disparition a entraîné un deuil pour des jeunes beaucoup trop jeunes pour subir un tel choc. Mais Adrien Selbert, nous dit aussi qu'il n'y a pas d'âge pour hériter, en plus de la peine, de certaines vertus. Passés la colère et le chagrin, l'amie du Jordan disparu reproduira son geste pour sauver d'autres plus jeunes encore. Le réalisateur joue avec les différentes textures d'images : cinéma, téléphone, GoPro, jeux vidéo, il rythme également son récit avec de brusques ruptures de sons. Bref, il y a dans ce film à découvrir le ou plutôt les points de vue d'un cinéaste.

Enfin, une comédie, un contrepoint. Même si les films précédents sont, sinon positifs, au moins bienveillants, *Grain de poussière* est d'une légèreté reposante. Tourné de façon assez crue, sans grands effets, avec un son direct tout aussi réaliste, Léopold Kraus nous plonge dans l'univers littéraire des ados. Pour être sûr d'avoir parfois raison ou pour pouvoir agir sans honte, on a tous eu

besoin d'une béquille intellectuelle et morale. Et ces deux personnages ne se sont pas privés : l'une suit les pas de Simone de Beauvoir, qui fume dans son salon, l'autre a convoqué Nietzsche dans sa salle de bain pour le booster un peu dans sa vie en général et sentimental en particulier. A la manière de Marcel Aymé, le merveilleux fait irruption dans le quotidien et s'en va aussi simplement après avoir rempli son rôle. C'est gai de le savoir.



LA PLATEFORME

PÔLE CINÉMA AUDIOVISUEL DES PAYS DE LA LOIRE